

Paul Veyne, *Mon musée imaginaire ou les chefs-d'oeuvre de la peinture italienne*, Albin Michel, Paris, 2012, 504 p. ; 39,95 \$
Paul Veyne, *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas. Souvenirs*, Albin Michel, Paris, 2014, 266 p. ; 29,95 \$

Roland Bourneuf

Number 137, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

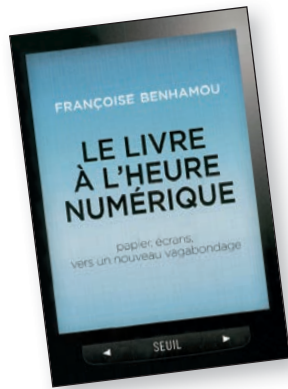
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourneuf, R. (2015). Review of [Paul Veyne, *Mon musée imaginaire ou les chefs-d'oeuvre de la peinture italienne*, Albin Michel, Paris, 2012, 504 p. ; 39,95 \$ / Paul Veyne, *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas. Souvenirs*, Albin Michel, Paris, 2014, 266 p. ; 29,95 \$]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (137), 46–49.



expérimentées et de plus « [u]n flot de travailleurs non qualifiés arrivant puis repartant toutes les deux semaines représente un fardeau plus qu'un bénéfice pour les communautés sur le terrain ».

Ce qu'il faut, ce sont des actions à long terme, qui visent à atténuer les inégalités, qui réduisent la dépendance des populations, bref des initiatives pour « répondre aux défis structurels plutôt que de s'en tenir à des initiatives ponctuelles ».

Autre priorité, la plus importante d'entre toutes, selon cette grande experte : travailler auprès des femmes. À juste titre, elle avise les personnes désireuses d'agir pour changer les choses, que ce soit en faisant du bénévolat ou en finançant un programme : « Si vous vous demandez à qui donner et pour quelle cause, privilégiez des organismes et des initiatives qui amélioreront la vie des femmes d'une manière directe par l'entremise de projets de développement ancrés dans la communauté ».

Yvan Cliche

Françoise Benhamou

LE LIVRE À L'HEURE NUMÉRIQUE
PAPIER, ÉCRANS, VERS UN NOUVEAU
VAGABONDAGE

Seuil, Paris, 2014, 215 p.; 31,95 \$

Françoise Benhamou présente dans *Le livre à l'heure numérique* un vaste panorama de l'état actuel des mutations amorcées par les nouvelles technologies qui surviennent dans le domaine de l'édition, de la création à la consommation en passant par la fabrication et la livraison au consommateur. L'auteure, présentée comme une spécialiste

Mon musée imaginaire de Paul Veyne

Ce fort et beau volume porte un titre un peu trompeur en ce qu'il évoque inévitablement le musée imaginaire de Malraux. Mais son propos beaucoup moins ambitieux n'est pas de rassembler en une vision globale l'art universel depuis ses origines. Il se présente comme le choix personnel d'un historien de grand renom, spécialiste de l'Antiquité classique : 300 reproductions de la peinture italienne depuis le Moyen Âge jusqu'au XVIII^e siècle. L'auteur parvenu au soir de sa vie, qui publie presque simultanément ses souvenirs (*Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas*), ne se prétend pas historien de l'art. L'appellation d'amateur éclairé lui conviendrait mieux : il aime et il connaît son objet avec passion et une intelligence aigüe. Il en parle avec la même liberté qu'il conte ses souvenirs, sans pédantisme ni jargon esthétisant, mais avec une sorte de familiarité bon enfant, parfois un sourire en coin, soulignant ses préférences, marquant ses réserves, en amoureux de longue date de l'Italie et en pédagogue. Lui, le rationaliste athée, instruit patiemment le lecteur d'aujourd'hui le plus souvent démuné de toute culture religieuse. Des connaissances minimales sont en effet nécessaires pour comprendre et apprécier d'innombrables tableaux ou fresques qui ont d'abord décoré églises et monastères. Au fil de la chronologie couvrant cinq siècles, nous assistons à l'entrée d'abord timide dans cette peinture du profane dans le sacré. L'exclusivité de celui-ci, lié à la toute-puissance et à la richesse de l'Église, alimente la peinture en épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, en figures de saints historiques ou légendaires. Cette prédominance du religieux cède peu à peu la place à un autre courant constitué par des scènes de la mythologie classique, des portraits de contemporains, princes ou dignitaires, des paysages où les personnages qui les animent vont se réduire pour faire place complètement à la nature. Les deux courants vont finir par longtemps cohabiter. S'ouvrant sur « La Dormition et l'Assomption de la Vierge » (vers 1290), l'ouvrage se clôt sur une vue crépusculaire de la lagune vénitienne vers la fin du XVIII^e siècle.

Entre les deux dates se déploiera la prodigieuse floraison de la peinture en ses foyers principaux de Florence, Sienne, Rome et Venise. Long âge d'or du Quattrocento et du Cinquecento dont la splendeur s'appauvrira lentement, sans équivalent dans la peinture occidentale par sa durée, sa richesse, son intensité et le nombre étonnant

de l'économie de la culture, centralise son propos sur les projets qui visent à dématérialiser le livre afin de le recréer en format électronique.

D'entrée de jeu, elle établit un parallèle entre le secteur du livre et ceux de la musique et des médias imprimés, où la tendance est au tout numérique. Si ces premiers chapitres avaient pour objectif d'être une entrée en matière, ils manquent cruellement leur cible, car l'auteure y présuppose que les trois secteurs sont identiques en tous points, sous-tendant l'idée que l'industrie du livre doit singer les deux autres, ce qui n'est pas le cas.

Ce parti pris favorable pour les techno-

logies vient priver l'ensemble de l'essai d'une dimension critique quant au tout numérique qui tente de s'imposer dans l'univers plusieurs fois centenaire du livre. Alors qu'elle présente les initiatives qui sont conduites à différents niveaux dans l'univers de l'édition, pas un seul moment elle ne considère qu'il pourrait peut-être s'agir d'un effet de mode, un peu comme l'a été le four micro-ondes pour la cuisine. Tout comme elle ne considère pas un seul instant que l'offre numérique et l'offre papier pourraient être complémentaires plutôt que mutuellement exclusives.

Autre conséquence de ce biais, les domaines de l'édition qui n'ont pas de



d'artistes de génie qui l'ont illustré. Tous les grands noms sont ici représentés et commentés avec un talent qui semble de plus en plus inspiré à mesure que s'ouvre le panorama. Giotto, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Botticelli, Giorgione, Bellini, Titien, Le Tintoret, Le Caravage, bien sûr mais aussi combien d'autres qui n'ont

pas aujourd'hui la même audience, parmi lesquels des oubliés ou méconnus (tel Melozzo da Forlì).

Un constat et un rappel s'imposent comme à propos de toute anthologie, qu'elle soit littéraire ou picturale : elle est tributaire non seulement de celui qui la compose mais de la mode. Paul Veyne en est fort conscient dans son choix et l'assume (ce qui peut, par exemple, rendre discutables les proportions accordées à certains peintres). Il y eut historiquement la mode Raphaël, longtemps vu comme la perfection indépassable (mais d'une fâcheuse postérité aboutissant aux bondieuseries de Saint-Sulpice), l'engouement de peintres anglais à la fin du XIX^e siècle pour ses prédécesseurs, Fra Angelico ou Botticelli, celui-ci encore naguère fort chéri, alors que le goût actuel semble privilégier Uccello, Piero della Francesca et Le Caravage. Un « musée imaginaire » est toujours daté et conditionné par de multiples facteurs, l'état de notre culture et de notre société, les événements qui l'agitent, le goût collectif et ses décideurs, que sais-je encore.

Ce livre, fruit de la passion de toute une vie, nous la communique. En nous accompagnant tranquillement et en toute simplicité, l'auteur affine notre regard, affermit notre jugement et nous ouvre à d'inépuisables merveilles.

Roland Bourneuf

Paul Veyne

MON MUSÉE IMAGINAIRE

OU LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE ITALIENNE

Albin Michel, Paris, 2012, 504 p. ; 39,95 \$

projets connus par l'auteure sont relégués promptement au second rang. Ainsi, la bande dessinée n'a droit qu'à deux paragraphes, étant donné que Françoise Benhamou n'a pas été en mesure de recenser le moindre projet digne de ce nom. Pourtant, il y a eu et il existe encore des initiatives numériques dans l'univers de la bédé, même si celles qui ont eu lieu au cours des deux dernières décennies ont démontré hors de tout doute possible que la page imprimée reste encore à ce jour le meilleur support pour permettre aux lecteurs de profiter des possibilités du neuvième art.

Pour appuyer son propos, l'auteure emploie des statistiques, mais elle le fait

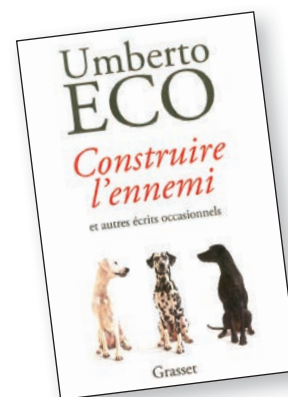
d'une façon bien maladroite, faisant fi de certaines règles élémentaires en la matière. À titre d'exemple, en parlant des librairies elle écrit : « En France entre 2007 et 2012, 20 % des indépendants disparaissent, mais 160 nouvelles librairies sont créées ». On veut bien, mais 20 % représente combien de librairies ? Et 160 librairies, ça représente combien de points de pourcentage ?

Si cet essai offre un tour d'horizon de l'ensemble des initiatives numériques qui se déroulent en ce moment dans l'univers du livre, il ne permet malheureusement pas d'en avoir une vision critique.

Manouane Beauchamp

commentaires essai

Érudition



Umberto Eco

CONSTRUIRE L'ENNEMI

ET AUTRES ÉCRITS OCCASIONNELS

Trad. de l'italien par Myriem Bouzaher

Grasset, Paris, 2014, 303 p. ; 32,95 \$

S'il n'en avait tenu qu'à l'auteur, ce recueil d'essais aurait seulement porté pour titre : *Écrits occasionnels*. C'est l'éditeur Bompiani qui a insisté pour capter plus agressivement l'attention du lecteur en mettant au premier plan le titre de l'essai liminaire. Par « écrit occasionnel » Umberto Eco entend un texte dont le sujet lui a été commandé pour une conférence ou une causerie et qui, à défaut d'engager « l'originalité à tout prix », donne l'occasion à l'auteur (ainsi qu'à son lecteur) de s'amuser. Exercice rhétorique, en somme ; mais distillé dans l'érudition phénoménale du sémioticien bolognais, le divertissement n'a rien de léger. Chaque essai (le livre en renferme onze) est un condensé de savoir ou d'intelligence.

L'essai éponyme est né d'une conversation d'Eco avec un chauffeur de taxi pakistanais à New York. Celui-ci voulait savoir quel était l'ennemi historique que combattait son peuple. Face à l'incompréhension de son interlocuteur devant le « pacifisme indolent » des Italiens, Eco a voulu creuser la question. Lui viennent bientôt à l'esprit des exemples qui suggèrent la nécessité, pour la société actuelle, de produire et de diaboliser un ennemi, un bouc émissaire, afin de raffermir le sentiment d'unité nationale et ce, en dépit des ravages causés par les régimes totalitaires. Eco réfléchit ensuite aux concepts

Souveraineté



d'absolu et de relatif ; il développe de fines observations (les plus belles du livre) sur le feu ; il rend un hommage bien senti au critique et philologue, historien de la bonne cuisine, Piero Camporesi ; il ausculte le goût de Victor Hugo pour l'excès. Après quoi, il discourt de cartographies imaginaires, étudie « l'agnition » (le passage à la connaissance) dans le roman-feuilleton, collige des propos sidérants sur Joyce et le roman décadent et analyse le motif de l'île dans l'imaginaire. Pour finir, il expose ses idées sur le scandale de WikiLeaks.

En considérant le va-et-vient qu'il fait subir à sa pensée entre Cicéron, saint Thomas d'Aquin et Nietzsche, entre Boccace, Odon de Cluny et des héros comme James Bond ou Corto Maltese, on voit bien à quel point l'auteur du *Nom de la rose* et du *Pendule de Foucault* habite, par l'esprit, la totalité de l'expérience humaine.

Patrick Bergeron

Sous la dir. de Léa Clermont-Dion et Félix-Antoine Michaud
LETTRES À UN SOUVERAINISTE

VLB, Montréal, 2014, 127 p.; 16,95 \$

Sept « lettres à un souverainiste » écrites par autant de jeunes – avocat, féministe engagée, poète, humoriste, enseignant, etc. –, tous bien impliqués dans la société québécoise. Chacun, chacune, exprime sa « vision de la souveraineté à un militant de la génération précédente ». L'idée de ces lettres et de cet ouvrage est venue à Léa Clermont-Dion à la suite d'une rencontre avec « un sympathique monsieur

Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas

L'auteur d'un livre qui dans son domaine a fait date, *Comment on écrit l'histoire*, écrit ici la sienne, en toute simplicité, sans fioritures, sans fard. Le petit Provençal est devenu professeur au Collège de France. C'est donc en un sens l'histoire d'une réussite.

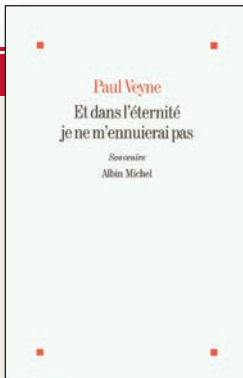
Enfant, il a connu la guerre et l'Occupation, puis la prestigieuse École normale supérieure d'où sont sortis tant de brillants intellectuels et d'écrivains. Des séjours répétés en Italie nourrissent sa passion précoce pour l'Antiquité classique dont il deviendra le spécialiste reconnu. Peu impliqué politiquement mais poussé par un désir de justice et de solidarité qui ne le quittera jamais, il fait un bref et tiède passage dans les rangs du Parti communiste. Il évoque la France d'après-guerre et les convulsions de la décolonisation (mais pour des raisons médicales il échappe à l'armée et à la guerre d'Algérie). Arrive Mai 68, il observe avec curiosité et sympathie l'agitation étudiante, étant lui-même un professeur épargné par la contestation. Il affirme une indifférence peu à peu conquise pour l'opinion d'autrui et un anticonformisme qui provoquera parfois des remous dans son milieu. Alors que chez les universitaires règne le culte de l'érudition dans la recherche, il prône une autre façon d'interroger l'histoire, la nécessité de dégager une vision globale des forces agissantes dans le passé, d'élaborer des concepts, qui ne sont pas nécessairement ou exclusivement ceux de l'approche marxiste. Il se définit volontiers comme « un faux bohème qu'attire le romanesque ». Il aime les femmes... et l'alpinisme (il a le privilège de ne pas connaître le vertige), la peinture italienne (comme en témoigne son récent *Musée imaginaire*) et l'amitié, ne cachant pas son besoin d'être aimé. D'une plume incisive et inspirée, il trace des portraits de Michel Foucault et de René Char, qu'il admire profondément et dont il a été proche. Ce qui ne l'empêche pas d'avouer son ingratitude pour Raymond Aron (qui fut, avec son compagnon et opposant idéologique Sartre, le grand maître de la pensée française dans l'après-guerre), qui l'avait encouragé et poussé vers le Collège de France. Conscient de ses capacités mais sans illusion sur lui-même, il a accompli sa brillante carrière d'historien et d'écrivain.

Ce rationaliste étranger à l'éthique chrétienne n'est cependant pas inaccessible à la question métaphysique. En deux occasions au moins, il y insiste, il a connu dans

d'une soixantaine de printemps ». C'était lors d'une manifestation au parc Lafontaine « contre le saccage de l'assurance-emploi orchestré par l'impavide premier ministre du Canada, Stephen Harper ». Le militant souverainiste a alors lancé cette remarque : « Mademoiselle, une femme ne fera jamais l'indépendance du Québec ». Compte tenu de son âge, on comprend que ce « sympathique monsieur » est un *baby boomer*. Et que plusieurs aspects de la façon que lui et sa génération ont de voir l'indépendance, de même que la société québécoise, sont considérés comme dépassés par ces jeunes qui ont décidé de lui répondre. Ces jeunes, bien sûr, qui représentent le présent et l'avenir,

ont raison de vouloir remettre en question des points de vue, des certitudes, qui ont sans doute contribué à l'affaiblissement du mouvement indépendantiste.

Les auteurs présentent, avec la fraîcheur et l'engagement de la jeunesse, leur façon nouvelle de concevoir la souveraineté : ils en ont une vision plus inclusive, qui fera une place plus large aux gens issus des communautés culturelles, une vision propre à mieux les convaincre du bien-fondé du projet. Ils ne voient plus l'anglais comme une menace et veulent dissocier la lutte pour l'indépendance de celle pour la langue. « Pourquoi s'acharner à mettre en guerre le français contre l'anglais [...] ? » demande Luis Clavis. Ils souhaitent



de Paul Veyne

la relation amoureuse l'intuition d'un autre niveau de la réalité qu'il s'efforce de décrire. Il semble en fait s'agir moins d'une extase d'ordre mystique que d'un état qu'Aldous Huxley, reprenant une expression de William Blake, nomme une ouverture des « portes de la perception ».

Le récit biographique suit ainsi son cours tranquille quand, vingt pages avant la fin, il change soudain de contenu et de ton. Il dévide alors une suite de drames terribles qui déchirent son auteur : celui-ci entre dans « le confessionnal de la mémoire ». La longue dégradation de sa femme aimée la conduira en clinique psychiatrique. La vieille mère de celle-ci lui ordonne de l'euthanasier et elle s'exécute. Son fils, brillant jeune homme, se prostitue et meurt du sida. Le propre fils de l'auteur, lui aussi très doué mais « atteint d'un cancer de l'âme », se suicide. Avec un dévouement inconditionnel, l'auteur accompagne l'épouse jusqu'en ses derniers instants alors qu'elle se laisse mourir d'anorexie.

Aujourd'hui il continue d'observer le train du monde et le cours de sa vie avec un détachement ironique presque flaubertien – son roman favori est *L'éducation sentimentale*. Il regarde venir la mort sans peur véritable, il dit trouver dans sa retraite provençale une forme de bonheur par le travail devant son ordinateur. Ne renonçant pas au plaisir de la provocation désinvolte, il se promet de continuer son activité dans l'éternité, assuré qu'il « ne s'ennuiera pas »...

Roland Bourneuf

Paul Veyne

ET DANS L'ÉTERNITÉ JE NE M'ENNUIERAI PAS

SOUVENIRS

Albin Michel, Paris, 2014, 266 p.; 29,95 \$

aussi une société plus équitable : « Les élus du Parti québécois ne sont pas moins enclins que d'autres à suivre la logique capitaliste et néolibérale pour sabrer dans les programmes sociaux afin de plaire aux élites économiques », écrit Sibel Ataogul.

En somme, il s'agit d'un essai incontournable pour ceux et celles qui s'intéressent à la politique et aux questions sociales au Québec.

Gaétan Bélanger

Marie-Pier Girard
DE PETITS VAUTOURS
SANS PLUMES ?

LES ENFANTS QUI TRAVAILLENT AU
RECYCLAGE DES ORDURES À LIMA

Presses de l'Université Laval, Québec, 2014,
313 p.; 40 \$

Cet ouvrage découle de la recherche doctorale en anthropologie de Marie-Pier Girard. Au cours des quinze dernières années, elle a séjourné à plusieurs reprises en Amérique latine et aux Caraïbes dans le cadre de ses travaux sur les droits des enfants. Pour la présente étude, elle a passé plusieurs mois, entre 2006 et 2009, à Las Lomas de Carabayllo, un quartier



marginalisé de Lima, au Pérou. Elle y a recruté quelques enfants de six à douze ans travaillant au recyclage des ordures, afin d'étudier les conséquences de cette pratique sur leurs jeunes corps et leurs jeunes esprits. Il faut dire que le recyclage des déchets, au Pérou, s'effectue dans des conditions très différentes de ce qui se pratique dans les pays développés. Il n'a pas la connotation positive associée à la préservation de l'environnement qu'on lui attribue chez nous. Les jeunes Péruviens se chargeant de ce travail précaire et dévalorisé appartiennent à des familles situées tout en bas de l'échelle sociale. L'auteur péruvien Julio Ramón Ribeyron s'est inspiré de leurs conditions de vie dans sa nouvelle « Charognards sans plumes », texte qui a donné l'idée de son titre à Marie-Pier Girard.

Les jeunes filles et garçons qui ont participé à l'étude se sont exprimés de diverses façons : photo, dessin, théâtre, entrevues, rencontres. Ils ont même enquêté auprès d'autres enfants recycleurs. Au fil de leurs activités, on découvre les situations pénibles auxquelles ils sont soumis : faim, malnutrition, violence, maladie, scolarité écourtée et déficiente. Dans la mise en contexte, l'auteure mentionne le rôle dévastateur sur la politique sociale du pays joué par le « Fujichoc », orchestré au début des années 1990 par le gouvernement de l'ancien président du Pérou, Alberto Fujimori. Les conséquences délétères de cette réforme économique sur la qualité de vie des enfants péruviens et leur santé se font encore sentir aujourd'hui. Parmi